

# La cocaïne basée en France métropolitaine : évolutions récentes

Michel  
Gandilhon,

Agnès  
Cadet-Taïrou,

Emmanuel  
Lahaie

À la fin des années 2000, le dispositif TREND (Tendances récentes et nouvelles drogues) de l'OFDT, axé sur les populations particulièrement consommatrices de drogues illicites, a pu mettre en lumière des évolutions relatives à l'accès à la cocaïne basée – qu'il s'agisse de crack ou de free base – et à son usage, à peine perceptible dans les enquêtes en population générale<sup>1</sup>. Ainsi, l'émergence dans plusieurs villes de province de micromarchés de cocaïne basée, produite auparavant à petite échelle à des fins d'autoconsommation, a été constatée, tandis que dans le même temps, à Paris, une mutation du marché du crack était en cours, concernant à la fois l'offre et la demande. Compte tenu du caractère très addictogène de la cocaïne basée, le renforcement de son accessibilité a conduit TREND à approfondir l'étude de ces transformations. Pour confirmer et expliquer les phénomènes observés, six des sept sites du dispositif (Bordeaux, Marseille, Metz, Paris, Rennes, Toulouse) ont mené en 2011 et 2012 une investigation spécifique dont ce *Tendances* présente les principaux résultats. Celle-ci, complétée par des données du dispositif SINTES (Système d'identification national des toxiques et des substances), offre l'opportunité de dresser un état des lieux des usages et des marchés de la cocaïne basée en France métropolitaine.

## ■ Origines du phénomène

L'usage de cocaïne basée est devenu un problème visible en France métropolitaine à partir de la fin des années 1980 et au début des années 1990, quand une « scène

*Analyse des usages et marchés du crack et du free base à partir d'une investigation spécifique du dispositif TREND en 2011-2012.*



ouverte »<sup>2</sup> de consommation s'est développée dans le nord-est de Paris. À l'époque, ce phénomène s'apparente à une sorte de déclinaison française de l'épidémie de crack qui touche notamment les ghettos noirs et hispaniques américains depuis le milieu des années 1970 et qui s'est étendue en France métropolitaine par le biais des départements d'outre-mer (Martinique, Guyane, Guadeloupe) [1]. Jusqu'au début des années 2000, cette forme de consommation de la cocaïne n'évoluera guère, que ce soit en matière de profils d'usagers, extrêmement marginalisés dans leur immense majorité, et de localisation géographique, limitée essentiellement à certains quartiers du nord de Paris. C'est avec l'augmentation importante de la consommation de cocaïne dans la population générale, à partir de la seconde moitié des années 1990, qu'apparaît une nouvelle population d'usagers de cocaïne basée, atypique au regard des profils connus à Paris. Celle-ci se recrute essentiellement dans l'espace festif alternatif

(free parties, raves underground) du mouvement techno et, contrairement aux usagers marginalisés de la région parisienne, ces usagers transforment eux-mêmes la cocaïne. Surtout, elle dénomme free base ou base et non pas crack le produit obtenu.

### Le basage de la cocaïne : fabrication et effets

La transformation du chlorhydrate de cocaïne (poudre) en cocaïne base se réalise en plusieurs étapes. La cocaïne est écrasée, mise dans une cuillère à soupe, et ensuite mélangée à de l'ammoniaque ou du bicarbonate de soude. Le tout est chauffé, transformant la cocaïne en forme base solide. Le « caillou » obtenu est ensuite rincé avec de l'eau puis cassé en petits morceaux prêts à être fumés par l'entremise d'une pipe, laquelle peut être fabriquée par les usagers eux-mêmes (cigarettes, bouteilles).

Les effets de la cocaïne basée sont à la fois plus brefs et plus violents que ceux du chlorhydrate quand il est sniffé. Le passage dans les poumons permet une montée fulgurante (une dizaine de secondes) vers le cerveau et une « sensation de plaisir » intense aux effets limités à quelques minutes. Cette brièveté et les manifestations dépressives qui lui succèdent conduisent souvent les usagers à une multiplication des prises et à un usage compulsif du produit. ■

1. Marginale en population générale, l'expérimentation de crack-free base concerne 0,6 % des 15-30 ans selon le Baromètre santé 2010 de l'INPES. L'enquête ESCAPAD de l'OFDT indique un niveau d'expérimentation de 0,8 % chez les jeunes de 17 ans en 2011.

2. Lieu public utilisé comme site privilégié pour l'usage et la revente d'une substance donnée.

## Free base versus crack

Dès 2001, le dispositif TREND identifie deux modalités bien distinctes de circulation de la cocaïne basée en France, l'une où la substance, fabriquée par l'utilisateur, est consommée sous l'appellation free base, et l'autre où il s'agit de crack. Le free base se développe alors dans les milieux festifs alternatifs, notamment à Lille, Marseille, Rennes, tandis que le crack demeure toujours circonscrit à Paris, malgré des émergences sporadiques sur des marchés locaux de province. La distinction sémantique est essentielle car elle va favoriser une diffusion de la cocaïne basée dans certaines populations du mouvement techno, beaucoup d'utilisateurs fréquentant cet univers étant persuadés ne pas consommer de crack, mais un produit fondamentalement différent. Ainsi, l'étude dite « Quanti festif », menée par l'OFDT en 2004 et 2005, montrait une prévalence importante de l'expérimentation avec plus de 20 % des personnes rencontrées ayant consommé au moins une fois du free base, proportion s'élevant même à plus de 40 % pour les adeptes du festif « alternatif » [3]. Dès lors, l'usage de cocaïne basée s'installe et s'étend en France avec, à Paris, une scène de crack bien enracinée dont les caractéristiques sociodémographiques ont peu évolué avec le temps, tandis que le basage se répand dans des milieux sociaux plus insérés [4]. À cet égard, la France reproduit dans les années 2000 le phénomène observé aux États-Unis dans les années 1980 : le crack concernant les ghettos noirs et hispaniques des grandes villes et le free base touchant plutôt les classes moyennes blanches.

### ■ Dichotomie des représentations

#### Statut social et fabrication

La question des représentations que se font les usagers d'un produit donné est absolument capitale pour comprendre la progression de la diffusion de l'usage de cocaïne basée au cours des années 2000. Il est probable que la faible expansion du crack en France et son incapacité à s'enraciner durablement hors de Paris tiennent à l'image négative de cette substance, chez les usagers comme chez les non-usagers. Ainsi, ce ne sont pas les effets intrinsèques du produit qui sont en cause mais le statut social de ceux qui le consomment. Alors que le développement important de l'usage de cocaïne dans la société française à partir des années 1990 est dû en grande partie à son association au monde de la fête et du show-business, le crack, en revanche, a pâti de l'image peu gratifiante que renvoient certains consommateurs symbolisant la plus extrême des déchéances. En outre, au-delà de cette représentation négative des crackers,

### Le crack aux États-Unis

Le crack est apparu sur le marché américain à la fin des années 1970. Ce sont des usagers appartenant à l'immigration antillaise, notamment jamaïcaine, qui sont à l'origine du développement de cette substance, dont l'installation sur le marché nord-américain est consécutive aux mutations de la géopolitique de la cocaïne [2]. Face à une pénurie de précurseurs, notamment l'éther éthylique, en Colombie, les trafiquants décident en effet de déplacer le raffinage de la pâte-base (PBC) de cocaïne aux Antilles, voire d'exporter directement celle-ci en Floride en espérant susciter une consommation locale de PBC (*basuco*) similaire à celle qui a cours en Amérique latine. Certains consommateurs de cannabis vont prendre l'habitude de fumer la PBC, et, en émigrant aux États-Unis, contribuer à l'essor d'une demande spécifique de cocaïne fumable. L'usage de PBC ne s'étendant pas, les dealers vont réussir grâce à l'adjonction de bicarbonate de soude ou d'ammoniac à produire le crack, lequel va connaître une expansion foudroyante dans les quartiers pauvres des métropoles américaines. ■

les observateurs du dispositif TREND mettent également en avant un certain nombre de « croyances » qui circulent au sein du milieu des usagers de free base, selon lesquelles le crack serait fabriqué à partir de « déchets » de cocaïne. « *L'image du crack reste négative. Le produit est perçu comme [...] "le résultat du travail effectué sur les résidus de la transformation de la pasta en cocaïne". Ce mythe entretient fortement une différence d'appellation des produits* », explique un observateur TREND à Marseille, citant un usager.

En revanche, le free base jouit d'une bonne réputation parmi ceux qui le consomment, du moins tant qu'ils estiment garder le contrôle de l'usage. Deux facteurs expliquent ce décalage. L'un est lié au milieu social : le monde des consommateurs expérimentés qui fréquentent les free parties ou les soirées urbaines est en effet relativement éloigné de l'univers de la rue. Par ailleurs, un certain « prestige » est associé à la fabrication et à l'usage de free base – nécessitant à la fois savoir-faire, maîtrise de soi et expérience – qui fait des free-baseurs une sorte d'« élite » usagère qui partage, selon les termes employés par le site de Metz, « *un signe distinctif* ». L'autre facteur tient aux vertus supposées du basage : pour les usagers, il permettrait d'obtenir une cocaïne « purifiée » débarrassée des produits de coupe grâce aux vertus de l'ammoniaque<sup>3</sup>, susceptible de produire des effets plus intenses que le simple sniff de cocaïne : « *Il existe chez les usagers une croyance assez répandue que la pratique du basage va contribuer à purifier la cocaïne : "Le fait de baser, t'enlève toutes les petites impuretés et du coup tu retrouves vraiment la qualité, on va dire l'essence même de la cocaïne, vraiment."* » (Note ethnographique (NE)/Rennes).

#### Perception négative des non-usagers

Cependant, au-delà du cercle des consommateurs, notamment dans l'espace festif techno, le free base jouit d'une réputation plutôt négative. Le fait que la fabrication et l'usage requièrent un certain isolement tranche avec l'esprit convivial de la fête. Par ailleurs, les effets relativement violents consécutifs à sa consommation, ainsi que l'entrée possible dans des usages non maîtrisés consécutifs au caractère compulsif fréquent de

l'usage, font peur : la cocaïne basée, pour les usagers comme pour les non-usagers, n'est pas toujours considérée, contrairement à l'ecstasy ou au chlorhydrate de cocaïne, comme un produit festif. En outre, le fait que certains usagers réguliers de free base aient recours à l'héroïne, substance encore relativement diabolisée dans le milieu festif, pour gérer notamment les phases de descente ne contribue pas à la popularité du produit.

### Ce que disent les analyses

Dans le cadre du dispositif SINTES, dix échantillons de cocaïne chlorhydrate, de différentes teneurs, ont été collectés auprès d'utilisateurs baseurs puis divisés chacun en trois parts. Une directement analysée en laboratoire, les deux autres l'ayant été après avoir été basées selon les techniques connues (avec l'ammoniaque pour les dix échantillons et avec le bicarbonate pour seulement cinq d'entre eux pour des raisons de logistique). Chaque échantillon a été basé par l'utilisateur cédant son produit, chacun ayant une expérience de basage différente.

Les résultats montrent que la supposée « purification » de la cocaïne que permettrait le basage doit être largement relativisée. Ainsi, tous les produits de coupe pharmacologiquement actifs (levamisole, phénacétine, diltiazem, etc.) présents dans l'échantillon de départ se retrouvent dans le produit basé, quel que soit l'agent de basage (ammoniaque ou bicarbonate).

Les analyses montrent une augmentation de la teneur moyenne de cocaïne dans les échantillons basés, laquelle passe en moyenne de 47 % à 55 % pour les échantillons transformés à l'ammoniaque et de 52 % à 59 % pour ceux fabriqués à partir du bicarbonate de soude. Le « rendement » (teneur obtenue/teneur de départ) est donc ici légèrement positif, mais identique, en moyenne, quel que soit le réactif utilisé, ce dernier n'étant plus identifiable dans le produit fini. Sur ce nombre limité d'échantillons, les

3. Cette différenciation, qui définit crack et free base en fonction du produit utilisé, bicarbonate de soude versus ammoniaque, pour leur transformation se fonde sur le fait que la technique de transformation au bicarbonate serait, selon certains usagers, plus complexe à mettre en œuvre par un simple usager, restant alors l'apanage des « professionnels » transformant le produit en grande quantité, soit de fait là où existe un marché du crack.

variations de rendement semblent essentiellement liées au mode opératoire et au savoir-faire<sup>4</sup>. La pureté du produit final est donc principalement liée à celle du produit initial. Pour trois échantillons sur dix, le rendement était inférieur à 1, c'est-à-dire que la teneur en cocaïne était plus faible dans le produit transformé que dans le produit de départ (2 basés à l'ammoniaque et 1 au bicarbonate). La prise en compte du marché réel de la cocaïne (chlorhydrate) de rue<sup>5</sup>, dont près de la moitié des quantités saisies présentaient une pureté inférieure à 20 % en 2012 et 70 % une pureté inférieure à 40 %, peut permettre d'estimer que la moitié du free base consommé présente une teneur inférieure à 30 % et qu'un échantillon sur sept atteint une teneur supérieure à 50 %. Parallèlement, une dizaine d'échantillons collectés sur le marché du crack ont été analysés. Si les analyses montrent la présence des mêmes produits de coupe, les taux de pureté se situent en moyenne entre 60 % et 70 % (moyenne 65 %). Il apparaît donc que, en dépit des croyances, le crack vendu actuellement comme tel sur son marché traditionnel affiche des puretés supérieures à celles retrouvées dans le free base. L'explication tient probablement au fait que, pour le crack, la filière de production est tenue par des « professionnels » du basage (voir ci-dessous la partie sur les marchés), qui s'approvisionnent auprès de grossistes leur fournissant une cocaïne plus pure.

## ■ Les usagers de cocaïne basée

### Des consommateurs de free base expérimentés

Aujourd'hui, comme dans les années 2000, les usagers de free base se retrouvent plus particulièrement dans le milieu des *travellers*. Il s'agit de personnes nomades qui vont, à travers l'Europe, de raves en free parties, en circulant dans des camions, lieux clos et protégés se prêtant bien à la consommation de cocaïne basée, du fait des contraintes liées à sa préparation : « *Cet état de fait induit un repli et un entre-soi, où peuvent s'organiser, dans les véhicules, des consommations collectives, généralement limitées au cercle amical le plus restreint.* » (NE/Metz).

L'usage de la substance s'est également développé dans le cadre de soirées privées et concerne des populations, plus insérées sur le plan social, se réunissant pour des « sessions » spécialement dédiées à la consommation de base. Cet usage intervient en effet rarement durant les événements festifs, comme c'est le cas pour la prise de chlorhydrate de cocaïne en sniff. Le dénominateur commun de ces usagers est l'expérience, non seulement de la consommation de cocaïne, mais également d'autres produits. Ainsi, il est peu fréquent que des usagers entrent dans une

consommation de cocaïne par la forme basée, d'une part parce qu'elle fait peur du fait de ses effets puissants, d'autre part parce qu'elle est moins facilement accessible que la cocaïne. C'est pourquoi les observateurs du dispositif TREND insistent sur le fait que, dans la plupart des cas, la cocaïne basée touche des usagers expérimentés et que sa consommation intervient chronologiquement, en général, après une période plus ou moins longue de sniff de cocaïne [4].

Cependant, si l'usage de free base concerne plutôt des populations davantage insérées sur le plan social, les enquêtes nationales ENaCAARUD menées dans les centres d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques pour les usagers de drogues (CAARUD) montrent que la pratique du basage se développe, y compris parmi les consommateurs plus marginalisés. Ainsi l'enquête menée en 2012 fait état d'un niveau de prévalence élevé et en augmentation par rapport au précédent exercice : 32,9 % des usagers de cocaïne, dans le mois précédant l'enquête, l'auraient consommée après basage, contre 23,4 % en 2008, soit, en 2012, 11,9 % de l'ensemble des usagers de CAARUD [5]. Dans des milieux où le recours à l'injection, y compris de cocaïne, est important, la voie pulmonaire permettrait à des usagers dont le capital veineux est fortement endommagé de continuer à consommer leur produit de prédilection. En outre, ce mode d'administration favorise une forme de réduction des risques liés à l'injection en matière de transmission des virus de l'hépatite C et du sida<sup>6</sup>.

Depuis 2010, il semble que le développement de la consommation réponde aussi à la dégradation de la pureté de la cocaïne qui circule en France [6]. L'usage de cocaïne basée, au-delà de ses effets propres, permettrait selon certains consommateurs de retrouver des sensations que le sniff d'un produit de qualité médiocre n'autorise plus, tout cela dans un contexte plus général où la pratique de la voie fumée prend de l'ampleur en France depuis quelques années, y compris pour des substances comme l'héroïne [6].

### Des profils inédits d'usagers de crack

En France métropolitaine, le nombre d'usagers de crack a été estimé en 2010 entre 11 350 et 20 000 individus [7]. Une grande partie d'entre eux provient d'Île-de-France : si la moyenne nationale de la consommation récente de crack (acheté comme tel) se situe à 17,5 % parmi les usagers des CAARUD en France, elle atteint 48,0 % dans cette région et seulement 6,0 % dans l'ensemble des autres régions métropolitaines<sup>7</sup>. Leur profil a relativement peu évolué depuis vingt ans. Il s'agit pour l'essentiel de personnes extrêmement précarisées et désocialisées inscrites dans

des parcours de consommation compulsive. L'enquête ENaCAARUD 2012 fait état également d'une population plus âgée que la moyenne des usagers qui fréquentent ces structures – 38,0 ans contre 34,1 ans pour l'ensemble – et d'une proportion plus importante des femmes [5]. Depuis 2010, toutefois, les observateurs du dispositif TREND à Paris notent une évolution de la clientèle présente sur la scène de crack dans le nord-est parisien. Ainsi, les points de deal sont de plus en plus fréquentés par des usagers insérés. Il s'agirait pour partie d'individus en voie de précarisation qui, dans un contexte d'accroissement significatif du prix au gramme du chlorhydrate<sup>8</sup>, n'auraient plus les moyens d'acheter une cocaïne-poudre pour la transformer eux-mêmes. Ils trouveraient donc sur le marché du crack une réponse à leur demande : en effet, une « galette » de crack se négocie en général autour de 35 à 40 euros et le prix d'un « caillou » entre 5 et 10 euros, le prix médian du gramme de cocaïne poudre atteignant à Paris 76 euros en 2012<sup>9</sup>. Il existe aussi une population d'usagers ne possédant pas la technique nécessaire pour baser la cocaïne. Ces deux profils se rencontrent également dans certains sites de province (Bordeaux, Toulouse, Marseille), où se développent des micromarchés de cocaïne basée.

## ■ Les nouveaux marchés

Si le marché du crack parisien a longtemps conservé le monopole de la vente de cocaïne basée, depuis quelques années la situation se modifie avec en province l'apparition de micromarchés. Par ailleurs, la distribution du crack à Paris évolue.

### Émergence de lieux de deal en province ?

Le modèle du marché du crack, contrairement aux craintes exprimées à l'époque où il est apparu à Paris, ne s'est jamais vraiment étendu en province. Il est arrivé, certes, au cours des années 2000 que des petits lieux de deal de crack, vendu comme tel, apparaissent dans certains sites, comme récemment à Toulouse ou dernièrement à Marseille, mais sans se pérenniser. Les observations ethnographiques menées à l'époque ont montré que cette extension était, la plupart du temps, la résultante

4. Le nombre limité d'échantillons analysés n'a pas autorisé de véritable recherche de lien statistique.

5. Celle qu'utilisent les free-baseurs qui basent pour eux et pour leurs proches.

6. Il faut préciser que des risques de transmission des virus VHC et VHB existent néanmoins en cas de partage des pipes qui servent à fumer le crack et le free base.

7. Si l'on tient compte de l'ensemble des consommations de cocaïne basée, crack et free base, c'est 24,2 % de l'ensemble des usagers des CAARUD qui sont concernés et 51,1 % en Île-de-France.

8. Le Baromètre-prix du dispositif TREND et l'Office central pour la répression du trafic illicite des stupéfiants (OCRIS) rapportent depuis 2011 une hausse moyenne du prix, portant le gramme autour de 65 à 70 euros en France.

9. Un gramme de cocaïne permet après basage d'obtenir une « galette », qui peut elle-même être divisée en « cailloux ».

du passage d'usagers-revendeurs de crack en provenance de la région parisienne ou des départements d'outre-mer. Ces scènes de deal réduites n'ont pas rencontré de véritable clientèle, probablement du fait de la mauvaise réputation attachée au crack et des conséquences de son usage.

En revanche, depuis 2011, on a pu assister à Bordeaux, Marseille ou Toulouse, à la constitution de petits marchés de cocaïne basés tenus par des usagers-revendeurs, consommateurs de cocaïne ou de free base. Contrairement à Paris, le produit vendu relève de l'« artisanat » et non de la production « industrielle ». Les ventes ne relèvent pas non plus de réseaux structurés adossés au marché de la résine de cannabis.

Ces micromarchés semblent répondre à l'existence d'une demande en provenance d'usagers qui apprécient la prise de cocaïne basée, mais maîtrisent mal la technique du basage : « *Ce qui semble faire opter certains acheteurs pour de la cocaïne déjà préparée, c'est le risque de perte du produit si la "cuisine" se passe mal.* » (NE/Bordeaux) Pour les autres, notamment les polysusagers marginaux ou les personnes désargentées, l'achat est motivé par des considérations économiques. Il est difficile de dire si le phénomène sera durable ou pas. Quoi qu'il en soit, la dichotomie crack versus free base se brouille. Ainsi, à Metz et à Toulouse, les usagers qui fréquentent ces lieux de deal parlent de « cocaïne basée », voire de « crack » pour évoquer les produits qu'ils consomment, un signe qui pourrait annoncer un début de prise de conscience que free base et crack, sur le plan toxicologique, ne sont qu'un seul et même produit : « *Il apparaît clairement sur le site que, concernant le crack, un processus d'acculturation est à l'œuvre. [...] Cet usage de crack est différent du modèle connu par tous les experts et issu du modèle antillais, new-yorkais, ou de la rue M. Il n'est pas question ici de galette, de pipe, d'achat à des modous. [...] Les usagers achètent des grammes de crack à des connaissances qui ont créé une offre pour une demande spécifique.* » (NE/Toulouse)

## Mutation du marché du crack parisien

Depuis cinq ans environ, le marché à Paris connaît deux évolutions majeures. D'une part, le profil dominant des dealers, marqués par la figure du *modou*<sup>10</sup> en provenance d'Afrique de l'Ouest, a évolué avec l'apparition d'un nouveau type de revendeurs issus du monde des cités du nord de Paris et plutôt spécialisé dans le trafic de résine de cannabis. Ce phénomène est devenu visible à partir de 2008 et a été marqué par des luttes de territoires, qui ont abouti à l'événementiel partiel des dealers traditionnels au profit d'organisations plus structurées. Il s'inscrit dans le cadre plus général du développement du marché des drogues qui voit de plus en plus la cocaïne et la résine de cannabis être associées dans les points de vente enracinés dans les cités du nord de Paris ou dans le département limitrophe de Seine-Saint-Denis. Dans la continuité de ce phénomène, on assiste à la pérennisation de points de vente de crack dans des halls d'immeubles des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> arrondissements relevant du logement social, sur le modèle de la résine de cannabis. Les observations ethnographiques font état « *d'une organisation véritablement professionnelle, centrée sur l'efficacité (pas de perte de temps, ponctualité...) et l'organisation pour se protéger des forces de l'ordre [...]* » (NE/Paris). Par ailleurs, le fait nouveau ne tient pas seulement à l'organisation de la revente mais à la clientèle, qui relève plutôt d'un monde plutôt inséré socialement, confirmant ainsi l'existence d'une demande nouvelle pour une cocaïne vendue déjà basée, de la part d'usagers qui ne considèrent plus free base et crack comme des produits fondamentalement différents.

## ■ Conclusion

La consommation de cocaïne basée, sous son appellation free base, a connu un certain essor en France depuis une vingtaine d'années. Ce développement est passé non

par l'élargissement de la scène de crack, laquelle est restée pour l'essentiel toujours cantonnée au nord de Paris, mais via les marges du mouvement techno.

À l'heure actuelle, l'usage de la cocaïne basée reste marginale en population générale, mais cette forme poursuit sa diffusion aussi bien dans certaines fractions de l'espace festif techno que parmi les usagers les plus précarisés. Un phénomène qui pourrait encore s'accroître compte tenu de la lassitude d'une partie des usagers de cocaïne face à un produit dont le rapport qualité/prix ne cesse de se dégrader et de l'émergence d'une offre de cocaïne basée en dehors de la région parisienne.

Deux marchés métropolitains coexistent désormais : l'un, structuré, toujours cantonné actuellement à Paris, qui propose une cocaïne basée plus concentrée, issue de la transformation « en gros » d'une cocaïne plus pure ; l'autre marché, émergent dans plusieurs villes de province, erratique et atomisé, qui fournit un produit aux teneurs inférieures, directement liées à celles de la cocaïne circulante. Toutefois, s'agissant des similitudes entre les produits circulant sous les appellations crack et free base, ils correspondent à une composition toxicologique identique, le mythe de la « purification » du produit étant démenti par les analyses.

Enfin, si la réputation de la cocaïne basée continue à être positive chez les consommateurs, du fait de sa supposée « pureté », il semble au vu des enquêtes ethnographiques que la mauvaise image du produit au sein des populations non consommatrices constitue une limite au potentiel d'extension de sa consommation en France métropolitaine. Cela d'autant que les problèmes sociaux et sanitaires liés à cet usage pourraient devenir plus visibles qu'ils ne le sont aujourd'hui [8].

10. Terme issu du wolof, langue d'Afrique de l'Ouest, qui signifierait « petit négociant ».

## bibliographie

1. MERLE S. et VALLART M., « Martinique, Guyane : les spécificités de l'usage ultra-marin », dans COSTES J. M., *Les Usages de drogues illicites en France depuis 1999 vus au travers du dispositif TREND*, Saint-Denis, OFDT, 2010, pp. 62-72.
2. OGD (OBSERVATOIRE GÉOPOLITIQUE DES DROGUES), *Atlas mondial des drogues*, Paris, PUF, 1996, 250 pages.
3. REYNAUD-MAURUPT C. et CADET-TAÏROU A., « Substances psychoactives chez les amateurs de l'espace festif Electro », *Tendances*, n° 56, 2007, 4 pages.
4. REYNAUD-MAURUPT C. et HOAREAU E., *Les Carrières de consommation de cocaïne chez les usagers « cachés »*, Saint-Denis, OFDT, 2010, 273 pages.
5. SAÏD S., CADET-TAÏROU A. et MARTINEZ M., *Résultats ENACAARUD 2012. Profils et pratiques des usagers*, Saint-Denis, OFDT, à paraître.
6. CADET-TAÏROU A., GANDILHON M. et al., « Marchés, substances, usagers : les tendances récentes (2011-2012). Observations au plan national du dispositif TREND en matière de psychotropes illicites ou détournés de leur usage », *Tendances*, n° 86, 2013, 8 pages.
7. JANSSEN E., « Estimation du nombre d'usagers de crack en France métropolitaine », dans POUSET M., *Cocaïne, données essentielles*, Saint-Denis, OFDT, 2012, p. 92.
8. AIRDDS BRETAGNE et GRVS, *Usage de cocaïne basée. Guide prévention destiné aux professionnels*, Paris, DGS, MILDT, à paraître, 80 pages.

## repères méthodologiques

L'investigation spécifique « crack/free base » a été réalisée en 2011 et 2012 et menée sur six des sept sites qui composent le dispositif TREND : Bordeaux, Marseille, Metz, Paris, Rennes, Toulouse. Ce travail a été mené en recourant aux outils de recueil traditionnels du dispositif : enquêtes ethnographiques dans les espaces festif (free parties, discothèques, soirées privées) et urbain (CAARUD, squats, rue) ; entretiens avec des usagers ; groupes focaux « application de la loi » et sanitaire ; analyses SINTES.

Pour une présentation détaillée du dispositif TREND voir le *Tendances* n° 86 [6].

Observatoire français des drogues  
et des toxicomanies  
3, avenue du Stade-de-France  
93218 Saint-Denis-La-Plaine cedex  
Tél. : 01 41 62 77 16 / Fax : 01 41 62 77 00  
e-mail : ofdt@ofdt.fr



www.ofdt.fr

Aux membres du dispositif TREND ayant dirigé l'investigation spécifique : Aurélie Lazès-Charmetant (Bordeaux) ; Mateo Fano, Étienne Zurbach (Marseille) ; Michel Monzel (Metz) ; Grégoire Pfau, Malika Amaouche (Paris) ; Guillaume Girard, Guillaume Pavic, (Rennes) ; Guillaume Suderie (Toulouse).  
Ainsi qu'à : Catherine Reynaud-Maurupt (GRVS), Matthieu Chalumeau (AIRDDS) et Sayon Dambélé (OFDT).

## tendances

Directrice de la publication  
Maud Pousset

Comité de rédaction  
Christian Ben Lakhdar, Emmanuelle Godeau,  
Bruno Falissard, Fabien Jobard, Serge Karsenty

Rédactrice en chef  
Julie-Émilie Adès

Infographiste / Frédérique Million  
Documentation / Isabelle Michot